

Art et décoration (Paris). 1911/01-1911/06.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

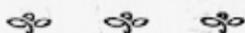
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Paris (esquisse pour un panneau décoratif).

ERNEST LAURENT



PETIT, nerveux, la tête rejetée en arrière par l'habitude de l'observation, le regard pénétrant et aigu, Ernest Laurent conquiert ceux qui l'approchent et, si la vivacité de son sourire provoque d'abord quelque inquiétude, on y reconnaît, bien vite, moins d'ironie que de bienveillance.

Sa conversation est la plus variée et la plus séduisante. Son esprit subtil, délicat, infiniment sensible, capable d'analyse et de critique, est en même temps, chaleureux et enthousiaste, singulièrement ouvert à toute chose. Il est soutenu par une forte, par une exceptionnelle culture. La bibliothèque dont l'artiste a dessiné les lignes sobres et harmonieuses, n'est point pour lui un meuble de parade. C'est l'amie consultée chaque jour.

Au milieu de sa famille, dans l'atmosphère intime où il vit d'une existence discrète et laborieuse, il donne à ses amis l'impression de réunir les mérites que l'on exigeait, il y a trois siècles, de l'honnête homme. Si sa main l'avait trahi, il eût été poète par les mots comme il l'est par les couleurs, il eût parlé, il eût écrit; tout le moins, il aurait livré à quelques amis les trésors d'une âme et d'un cœur riches.

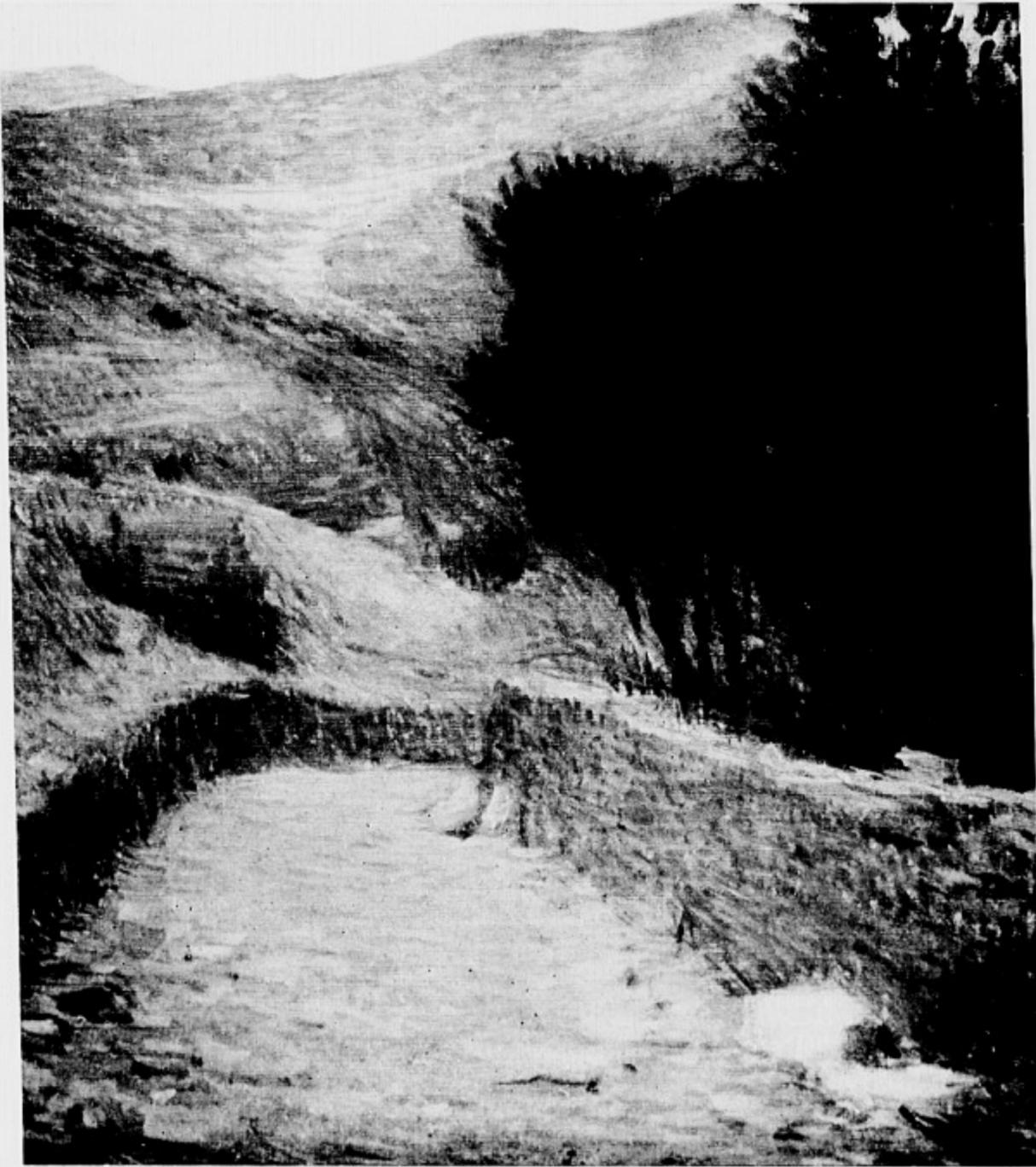
Tout cela, Ernest Laurent me pardonnera de ne le livrer au public. J'ai tenu à le dire et à en dire tout d'abord. Il est tant d'artistes qui ont l'abondance d'esprit qu'au bout de leur ébauchoir ou

de leur pinceau. Ils n'en sont pas moins grands, mais ils sont moins complets peut-être, à coup sûr, moins sympathiques.

Ernest Laurent est né à Paris en 1860. Plusieurs de ses parents avaient été peintres-décorateurs : l'un d'eux fut ami d'Hubert Robert. Quand l'artiste, tout enfant, manifesta ses premières dispositions, ce fut une joie pour son père qui n'avait pu être peintre et ne s'en était pas consolé. Ernest Laurent entra dans l'atelier de Lehmann.

L'auteur des *Océanides* était un peintre consciencieux et un disciple fanatique d'Ingres. Par malheur, son culte n'était pas fort compréhensif. Il invoquait, sans cesse, la mémoire d'Ingres pour autoriser une orthodoxie étroite et extérieure. Ernest Laurent aimait Ingres et il n'a cessé de l'admirer; il respectait ce tempérament absolu et révolutionnaire et lui enviait le sens aigu et sensuel qu'il eut de la forme. Il se cabra contre l'enseignement de Lehmann au nom d'Ingres même, abusivement invoqué.

Dans un atelier, le professeur a souvent moins d'influence que les camarades élus. Ernest Laurent s'était lié chez Lehmann avec Georges Seurat et Aman Jan. On parlait alors beaucoup des impressionnistes que les maîtres de l'École des Beaux-Arts considéraient comme



La route de Carcéri (Assise).

des fous, peu dangereux sans doute mais indignes de toute pitié. Les trois amis allèrent, avenue de l'Opéra, voir une exposition de ces névrosés. Ils en reçurent un choc inattendu et profond ; subjugués par cet art vivant si différent des formules mornes et creuses qu'on leur imposait, ils jurèrent de quitter l'École des Beaux-Arts, de ne plus se présenter à aucun concours et de se préparer librement à faire de l'art libre. Ils travaillèrent donc ensemble. Ils formaient un petit groupe : Ernest Laurent, Seurat, Aman Jan. Ils dessinaient d'après le même modèle et cherchaient à s'exprimer sur le papier blanc par le jeu des masses sans le secours des traits. Seurat qui connaissait Renoir, allait voir, de temps à autre, les aînés et rapportait la bonne parole. Parfois on lisait, pieusement, le traité de la peinture du Vinci. Bientôt un schisme

se produisit. Seurat plus purement objectif, alla rejoindre Signac et poursuivit avec lui les études techniques qui le conduisirent, avec Cross, au néo-impersonnisme. Il abandonna Aman Jan et Ernest Laurent qui associaient au souci d'une technique libérée, des tendances de poètes. En 1885, Ernest Laurent se présenta au public ; il exposa une *Annonciation*. Il avait, déjà, en 1882, exposé une *Clarisse Harlove*, mais rien, dans l'œuvre nouvelle, ne rappelait la toile ancienne, très remarquable pour un jeune homme de vingt-deux ans, mais timide et traditionnelle. L'*Annonciation* était peinte,

sans aucune concession, selon les méthodes révolutionnaires. Elle s'imposait par la fraîcheur de l'inspiration et révélait, avec une audace très sûre de ses moyens, une âme rare. Elle eut un vif succès, fut achetée par l'État pour le musée de Nérac et Ernest Laurent, appuyé surtout par Puvis de Chavannes, obtint une bourse de voyage. Les deux autres lauréats pour la peinture étaient Aman Jan et Henri Martin. L'année était heureuse.

Ernest Laurent consacra sa bourse à la découverte de l'Italie. Ce fut une promenade délicieuse des Alpes à la Sicile. Il en revint enivré et inassouvi, plein du désir ardent d'y retourner vivre. Un moyen s'offrait à lui de revoir l'Italie à loisir : c'était de conquérir le Prix de Rome. Il était devenu moins intraitable, il pensa qu'il y aurait quelque puérilité à renoncer à la lutte. Ses camarades



SOUS LES BRANCHES

PAR ERNEST LAURENT

ont reproché et ils ont eu tort car, s'il remporta le Prix de Rome, en 1889, — malgré Bouguereau — il ne répudia rien et n'a jamais rien abandonné de son idéal.

A la Villa Médicis, il subit le charme et acquit l'affection d'Hébert. Ce fut une sympathie d'une nature assez rare et toute personnelle. Il y avait entre le vieillard et le jeune homme une affinité de nature. Tous deux étaient poètes, épris de charme plus que d'éclat, avides de nuances. Hébert était un causeur brillant, ses lettres témoignent de qualités d'écrivain distingué; il lisait beaucoup, il avait une compréhension généreuse. Il eut, sur Ernest Laurent, l'ascendant d'un père spirituel. Il agit un peu sur le peintre, beaucoup sur l'homme. Il ancrâ plus profondément en lui le goût naturel qu'il avait de se cultiver. A cette formation de l'esprit, Puvis de Chavannes devait aussi contribuer par l'autorité de sa parole généreuse et de son culte élevé de l'art.

La dernière année de sa pension, Ernest Laurent s'installa à Assise. Une dilection étroite l'unissait à Saint François. Il voulut connaître les lieux où le Poverello avait vécu, enflammé, comme il l'était lui-même, du double amour de l'idéal et de la nature. Il habitait avec sa jeune femme, car il venait de se marier, une des maisons d'où se découvre un panorama admirable sur la plaine ombrienne enlignée par l'ondulation calme et noble

des collines lointaines. Il voyait, de ses fenêtres, l'église Sainte-Marie-des-Anges dans laquelle il devinait la Portiuncula. Il parcourait les sentiers étroits, entourés de champs médiocres et bordés d'oliviers frissonnants. Dans leurs formes et leurs harmonies modestes il retrouvait, au crépuscule, l'immense amour de Saint François.

Au bord du Tescio, sur les berges ravinees où croissent des chardons bleus, près des châtaigniers, dans un paysage humble et sublime, il lui sembla revoir le Saint célébrant l'œuvre divine avec une éloquence si suave que les anges mêmes se penchaient sur lui pour l'écouter. Ce fut le sujet du tableau qu'il exposa à son retour à Paris, au Salon de 1895 et que conserve aujourd'hui le Musée de Nantes.



Plvoines.



Dessin pour une figure décorative.

Sur le livret du Salon, l'artiste avait fait inscrire un verset du Cantique du Soleil : « Loué soit Dieu, Mon Seigneur, pour notre mère la terre qui nous soutient, nous nourrit et qu'il a voulue belle et superbe pour la joie de nos yeux. » Saint François servait ici d'interprète à l'artiste.

Ernest Laurent aime la vie pour toutes les joies qu'elle offre ; il la déclare « magnifique ». Sensuel et mystique, il unit dans son affection Naples, Capri et Assise ; il est reconnaissant à Saint François d'avoir établi une conciliation entre les deux côtés de sa nature et le

vénère pour avoir combattu la tristesse comme un péché.

En évoquant les années de jeunesse et de voyage d'Ernest Laurent, j'ai essayé de dégager les éléments dont s'est formé son esprit. Ces éléments sont riches, complexes et, par certains côtés ils apparaissent contradictoires. N'est-ce pas une série de paradoxes que d'être à la fois révolutionnaire et Prix de Rome, ami de Seurat et favori d'Hébert, impressionniste et idéaliste ? Et pourtant, par le bonheur d'une nature exceptionnelle, Ernest Laurent a su recevoir les influences opposées, sans les neutraliser, sans les dénaturer, pour en tirer richesse et force.

Il est resté fidèle à l'École, à la tradition, par l'esprit de mesure, par la discrétion, par la sobriété qu'il apporte en tout ce qu'il entreprend.

Il est resté, il est plus que jamais héritier des impressionnistes. Il

n'a cessé d'appliquer, de développer le système de division des couleurs qu'il avait élaboré avec Seurat. Fervent des mélanges optiques, il doit à l'observation scrupuleuse de ces lois, la fraîcheur persistante de ses œuvres. Des toiles peintes il y plus de dix années semblent être à peine séchées.

Différent de Seurat pointilliste, de Cross ou de Signac dont les tableaux sont couverts d'une mosaïque de taches rectangulaires, il use d'un métier très varié et très souple dans lequel la touche prend volontiers la forme d'un filament. Plus il avance, plus il peint clair,

plus sa notation s'enrichit. Les tons jouent une gamme plus étendue, la lumière vibre, tout chante dans une sensation libre de plein air (1).

Mais tandis que les impressionnistes développaient leur doctrine pour noter la splendeur des spectacles, l'éclat de la lumière et

traduit l'émotion qu'il éprouve devant la nature et exprime par le langage impressionniste une âme croyante, mystique et poétique.

*
*
*

Lorsque les dimensions exceptionnelles d'une



La femme aux cygnes (panneau décoratif).

la féerie des heures, Ernest Laurent renonce à fixer la beauté objective des choses. Il

(1) La palette d'Ernest Laurent est ainsi composée : vert émeraude, terre de sienne naturelle, jaune de mars, terre jaune, les cadmiums, blanc d'argent, rouge de Venise, orange de mars, terre de sienne brûlée, les garances, outremer, bleu de cobalt, violet de cobalt. Il n'utilise pas le glacis et ne vernit pas ses toiles.

toile décorative ne l'y contraignent pas, Ernest Laurent ne travaille pas dans un atelier. C'est chez lui, parmi ses livres et ses bibelots, près des estampes qu'il aime, à côté de la chambre où ses enfants étudient sous la tutelle de leur mère, dans l'atmosphère familiale et intime qu'est installé son chevalet.



Portrait de M^{me} R. (préparation).

Qu'il dessine ou qu'il peigne, il procède d'une même façon ; debout devant le papier ou la toile, il pose une touche, recule pour mesurer l'effet, revient, s'éloigne ; sur la page blanche, des linéaments s'aperçoivent, d'abord vagues, confus, où l'on devine à peine une intention. Un réseau léger se croise ; peu à peu il se resserre et la forme surgit ; elle se dévoile progressivement, semble naître à la vie ; elle prend de la réalité et, dégagée de ses enveloppes, elle s'offre enfin telle que, dès le premier trait, l'artiste lui avait commandé d'apparaître. L'œuvre est conduite d'ensemble par une succession d'harmonies, à chaque moment plus complètes, mais telles que, surprise à un moment arbitraire, elle est d'accord avec elle-même et se tient.

Ernest Laurent, lorsqu'il peint librement, pour la joie unique de créer, recherche de pures sensations esthétiques : il s'adonne à deux thèmes qu'il confond dans une égale prédilection : le corps de la femme nue et les fleurs. Il les aime à cause de leur beauté et de la joie qu'il en reçoit et, poète pour qui les

couleurs sont la traduction de l'invisible, ce sont ses émotions qu'il veut chanter. Il dit l'admirable et l'infinie douceur de la chair chaste et sensible qui palpite sous la lumière atténuée des chambres silencieuses ; il célèbre aussi l'hymne triomphal que proclame la jeunesse splendide, lorsque, en plein air, sous les morsures du soleil, escortée par les vibrations tumultueuses des végétations verdoyantes, elle affirme la splendeur de la beauté et de la vie.

Les fleurs, Ernest Laurent les aime tout d'abord en jardinier. A Bièvres, en sa maison des champs, il a composé avec une attention ingénieuse et raffinée un jardin aux lignes simples et somptueuses où les plantes choisies accordent leur beauté particulière en un concert éclatant et doux. Mais il ne peint pas les fleurs pour elles-mêmes, il dit la fraîcheur, la richesse et la grâce qu'elles jettent dans la demeure, les effusions qu'elles provoquent, le sourire qui émane de leur âme éphémère, et aussi leur mélancolie, car elles sont déjà mortes quand nous les respirons près de nous.

Dans ses compositions, Ernest Laurent évite la précision anecdotique, l'allégorie irréaliste, tout ce qui rétrécit la pensée ou éloigne de la vie. C'est la vie surprise qu'il essaye constamment de noter. Pour la décoration du Salon de l'Hôtel Terminus à Lyon, qu'il a entreprise conjointement avec Henri Martin, il a profilé la silhouette calme d'Auxerre et développé sur un grand panneau aux proportions harmonieuses l'orgueil paisible de la Cité.

Le panneau décoratif où une femme dévêtue s'enfuit dans la lumière, poursuivie par des cygnes, n'évoque ni Lédà ni aucune mythologie. C'est une créature vivante, individuelle, qui, effarouchée et ravie, personnifie la beauté assaillie par l'éternel désir.

Cette jeune fille qui, devant la bibliothèque, laisse flotter sa pensée au gré des rêveries lointaines, n'est-elle pas l'âme même des livres ? Mais c'est aussi une amie surprise dans un moment de méditation.

Une jeune mère, alanguie et heureuse, repose près d'un berceau dans un jardin. Ce sont les *Relevailles* (Musée de Nancy) et l'hymne à la maternité prend plus d'intensité parce que l'artiste a peint un être cher au



Portrait de M^{me} R.



Le Voile mauve.

lendemain d'une naissance bénie et qu'il a représenté la mère et l'enfant dans le cadre composé avec amour, pour lui-même et pour eux.

La *Réverie* et les *Relevailles* donnent à la figure humaine un rôle prééminent. L'œuvre

existe dans ce qu'elle suggère plus encore qu'en ce qu'elle affirme: c'est l'expression d'une physionomie qui en précise la signification. Un artiste qui sait inscrire tant de choses dans l'ovale d'un visage est, vous le pressentez, un excellent portraitiste.



Portrait de M^{lle} G.

Ernest Laurent applique en ses portraits ses ressources précieuses de sa palette fraîche et de son esprit subtil. Il veut connaître d'abord son modèle, l'étudie avec curiosité, cherche à deviner son tempérament, son caractère. Il essaye de définir la physionomie,



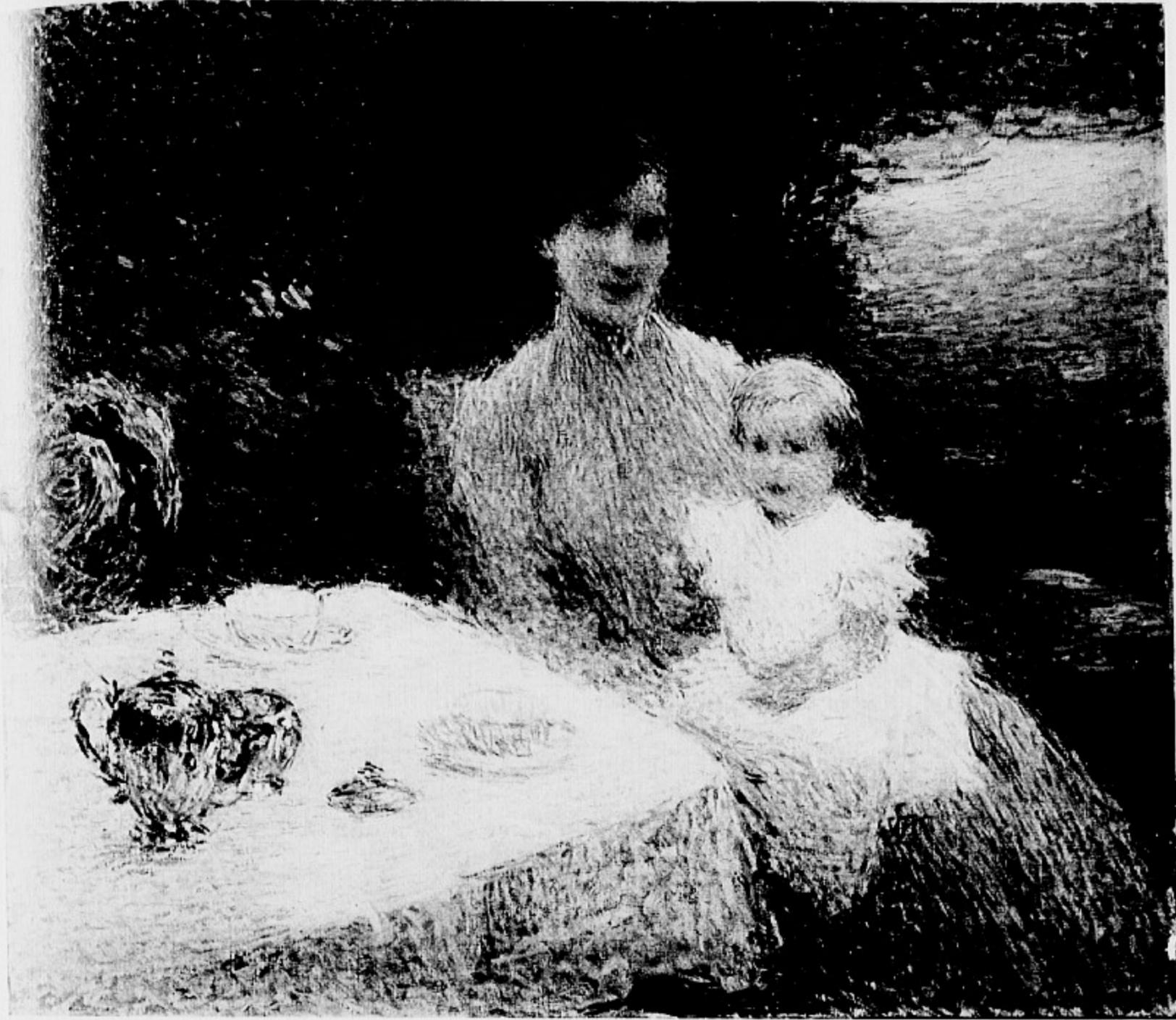
Croquis.

interroge le regard, surprend l'expression familière. Il se préoccupera plus tard des traits et ceux-ci se dessineront d'eux-mêmes lorsque la force interne qui les commande se sera livrée. Il peint la personne sincère, surprise dans une attitude préférée, chez elle, dans le décor où elle vit. Elle n'est pas seule; l'amitié silencieuse des objets coutumiers l'enveloppe, auprès d'elle chantent des fleurs.

Ainsi l'artiste fait œuvre de psychologue. Tous ses soins ont leur récompense : l'œuvre en reçoit un caractère de vérité permanente. Les années passent, les traits s'altèrent et changent, les photographies anciennes ne se

reconnaissent plus, mais la vérité morale du portrait peint subsiste. L'effigie merveilleusement sagace donne l'illusion d'évoluer parallèlement à la vie.

Ernest Laurent est le peintre de la femme; il dit le charme volontaire, la vivacité de la jeune fille. Il en est une qui passe devant nous sans nous accorder un moment (Musée du Luxembourg); une autre s'est accoudée à la cheminée, elle y restera une minute, et celle-ci, qui est assise, garde, dans sa méditation, l'ardeur impérieuse de son âge. L'artiste se penche sur les fillettes; il admire leur finesse précoce, leur ingénuité malicieuse;



“ Au Jardin ”.

elles sont presque encore des bébés et on les devine à la veille de leur premier bal.

Sujets roses pour un pinceau qui se complait aux gammes roses. Pourtant la délicatesse du peintre, son art tout de nuance, sa sensibilité compréhensive le secondent encore davantage dans l'entreprise périlleuse de peindre les femmes que la vie a déjà marquées. L'une d'elles, jeune encore mais déjà lasse, s'abandonne dans son fauteuil, quiète, riche de souvenirs, riche encore d'espoir, un peu mélancolique. D'autres sont arrivées au déclin de leurs jours, mères ou aïeules; elles gardent pour l'artiste le charme, la grâce, la distinction que les ans ne sauraient évaporer.

Dans cette galerie il est peu de portraits masculins; pourtant, lorsque Ernest Laurent a voulu, il a su trouver des accents de vigueur

pour affirmer la virilité. Il a fait de belles effigies de ses amis Seurat et Gustave Michel; un profil tracé avec recueillement et qui lui garde présente la mémoire de son père, a la beauté impeccable des choses classiques. Ernest Laurent a abordé aussi le portrait groupé. Le portrait de M. et M^{me} P. J. (1907) montre amplement s'il a réussi dans un genre où il faut réunir dans une harmonie unique plusieurs harmonies qui demandent à garder chacune leur individualité propre.

*
**

Depuis plusieurs mois Ernest Laurent travaille à un ensemble décoratif destiné à la salle des autorités à la Sorbonne. Il se trouve ainsi ramené dans la voie où il avait désiré s'engager tout jeune lorsqu'il envoya au con-

cours des Mairies un projet qui ne fut pas primé mais qui fut remarqué par Puvis de Chavannes. Il a fait, pour des appartements particuliers, des décorations charmantes, mais les hasards de la vie l'ont écarté des grandes entreprises. Nous n'avons point à le regretter, mais quand ses panneaux seront marouflés, on pourra, en étudiant l'artiste sous un aspect presque entièrement nouveau, soupçonner ce qu'il aurait été s'il avait cultivé ses dons de grandeur au lieu de sa sensibilité.

Cet ensemble important est destiné à une salle où le public n'est pas admis et où la foule n'entrera jamais. Ceci est un peu l'image de la destinée d'Ernest Laurent. Il a vécu loin des coteries et du tumulte et ne s'est guère ouvert qu'à ceux qui sont venus à lui. Ses origines complexes lui ont valu, malgré sa sérénité, moins de sympathies que d'inimitiés : les révolutionnaires lui ont tenu longtemps rigueur de ses succès académiques et les peintres traditionnels lui ont témoigné de la méfiance. Il en a peut-être un peu souffert, il n'en a pas été troublé. Peu à peu, par la

force de son œuvre chaque jour accrue, il s'impose et triomphe des résistances. Il vient d'être presque simultanément invité à figurer dans une Exposition comme l'héritier des impressionnistes et désigné comme membre d'un jury par l'Institut. D'autres ont forcé la renommée tout jeunes, par une œuvre bruyante que la suite a quelquefois mal soutenue; lui voit son nom grandir en même temps que son talent gagne en sûreté et en ampleur.

Comme les portraits qui, sous son pinceau, se dégagent progressivement des enveloppes mystérieuses qui les dérobaient à nos yeux, la figure d'Ernest Laurent surgit par une ascension insensible et irrésistible et la justice immanente lui décerne les couronnes durables réservées à ceux qui furent sincères, discrets et poètes. Il a modulé, avec le seul souci de l'art, une chanson délicate, exquise, et, aujourd'hui, sans qu'il ait songé à nous appeler, nous nous groupons autour de lui, ravis de l'écouter.

LÉON ROSENTHAL.



M^{me} Odette W.